

ETC



## L'art de ne pas trop se prendre au sérieux

Jean-Pierre Gilbert

---

Number 19, Summer 1992

Le Carnavalesque I

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35933ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gilbert, J.-P. (1992). L'art de ne pas trop se prendre au sérieux. *ETC*, (19), 23–25.

## L'ART DE NE PAS TROP SE PRENDRE AU SÉRIEUX

*« À force d'affirmer des choses énormes, l'information sur l'art risque de se prendre de boulimie... »*  
P.-J. TREBLIG

**A**u risque d'affirmer des choses trop petites pour être lues... Pour qu'il y ait un « système » de l'art, il faut nécessairement qu'un certain nombre d'individus croient et participent à un modèle capable de produire un effet d'entraînement. Je ne parle pas ici d'un idéal friable selon les mouvements de l'art ou d'un « pur » consensus imaginé pour distraire la galerie mais, plus simplement, d'une motivation assez forte pour favoriser un mouvement d'éclosion. En ce qui touche le système en question, et puisqu'il s'agit de « l'impatient » effervescence de l'art contemporain, ce système aura avantage à être le plus ouvert possible, de manière à laisser l'information entrer et sortir sans trop d'insistance – car ce type d'information nécessite, en terme d'édition, une forme d'imagination singulière. De sorte que, à jeter un œil distrait sur les changements les plus significatifs qu'a connus l'art québécois au cours des dix dernières années, et si cela peut se faire avec un peu d'ironie ou mieux encore avec une humilité franche, on pourrait supposer que la circulation de l'information sur l'art représenterait un changement insoupçonné. Un tel éclairage médiatique sur l'art a eu pour effet de magnifier des pratiques qui, en d'autres époques, seraient demeurées plus discrètes au sein des cheminements artistiques moins éclatants mais tout aussi pertinents. Cette pléthore du « J'ai eu mon papier » me semble être aujourd'hui le signe avant-coureur d'une dépendance à l'égard de l'information sur l'art et de façon plus pessimiste le reflet de sociétés qui consultent l'art comme on feuillette un horaire télévisé. La question qui demeure évoque la nature de l'information à laquelle on est en droit de s'attendre afin que l'art ne devienne pas un succédané de pensées ou de pratiques laxistes, immatures ou éphémères. Mais il faut absolument publier, c'est là une question de visibilité de la culture !

Lorsqu'on m'a demandé de faire ici un « petit bilan » de mon passage à la revue ETC MONTRÉAL en tant que rédacteur en chef depuis sa fondation et au cours de ses trois premières années d'existence, de ma vision de l'art d'ici depuis les cinq dernières années, de mes impressions d'un contexte « carnavalesque » au sein de l'art québécois au cours de la même période, je ne pouvais que mettre en réserve un tas

d'événements « chatouillants » dans le but d'ouvrir une parenthèse plus optimiste. Je n'ai jamais fait l'apologie de quoi que ce soit, sinon de la création elle-même qui représente l'effort le plus rigoureux en terme d'implication personnelle ou parfois même collective. Ce que j'ai à mettre en réserve, et ce pourquoi j'ai peu de mots, fut l'objet d'un éditorial que je signais en 1989 et qui traitait du manque de « protectionnisme » de notre milieu de l'art. Certains n'ont pas aimé le mot, mais vraiment pas aimé, ils n'étaient peut-être pas encore disposés à se serrer les coudes et à travailler dans une direction qui puisse faire avancer le contexte artistique d'ici. Cette situation de tension (productrice) que je voulais alors créer s'éclairait d'un certain nombre de rencontres, sur le terrain, des principaux intéressés au domaine de l'art actuel d'ici et d'ailleurs. À côtoyer le type de gestion de l'information sur l'art qui se faisait à l'étranger ces dernières années, à baigner dans cette indescriptible ivresse de « l'art le plus actuel », on réalise rapidement la force des enjeux qui se transigent en terme de coups de foudre exaltés et surtout d'intérêts économiques. Toucher de près aux mécanismes de gestion de l'information sur l'art sur la scène locale ou internationale mène inévitablement à reconnaître ce qu'est la fabrication d'un système de l'art que ce soit en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, aux États-Unis ou ailleurs. On pourrait croire qu'au Québec, le manque de protectionnisme de la part des différents intervenants de la scène artistique serait dû au jeune âge de notre histoire de l'art. Je crois plutôt à la version politique et économique du clivage entre les cultures de notre pays où, principalement, la question de la langue en est le conflit le plus absorbant. Mais puisque ce débat doit absolument se faire, quitte à ce qu'il s'éternise encore, il fut pour moi question lors de mon passage à ETC MONTRÉAL de préparer un terrain « crédible » quant à la circulation des idées ainsi que d'un certain traitement de l'information sur l'art.

Il ne faut pas se le cacher, ce sont toujours les éditeurs qui mesurent la quantité de liberté à laisser à leurs collaborateurs. L'essentiel, et peu importe le dosage de liberté, c'est encore de réapprendre à en faire un usage quotidien. Je ne saurais dire si cet idéal fut atteint, c'est du moins le sentiment que je veux



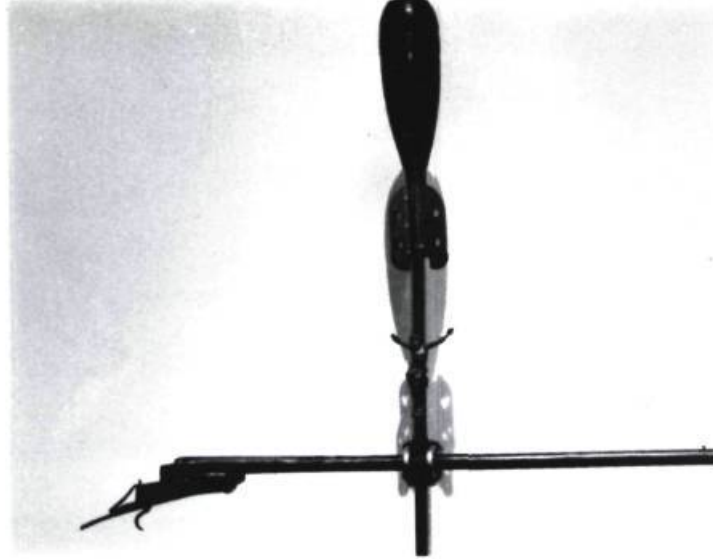
Jean-Pierre Gilbert, *Croisée*, 1992. Huile sur toile, fonte, plomb et acier; 137 x 198 x 30 cm.

conserver de cette brève expérience. D'ailleurs, c'est avec une naïveté presque « calculée » que j'ai eu grand plaisir à construire une douzaine de livraisons de la revue. J'évoque ici la naïveté parce qu'elle est nécessaire pour se sentir à l'aise dans une position où l'on est la cible des sollicitations les plus diverses et la plupart du temps les plus intéressées. D'ailleurs, faut-il le souligner encore, il est en ce domaine une évidence qui consiste à recevoir les demandes et les regards du « monde entier », ne serait-ce que pour quelques lignes, significatives ou non, portant sur le travail des artistes, des galeries, des musées, etc. Alors, question de balistique, on a besoin d'un bouclier très spécial, que l'on ouvre ou referme au besoin. L'usure, dans une telle position, vient de la dépendance que l'on doit conserver face à un système de l'art qui n'a pas encore tout à fait assimilé un projet de défendre collectivement ses meilleurs éléments. En ce sens, un système plus mature s'intéresserait davantage à ajouter un peu plus de colle entre tous ces mécanismes de survie de l'art contemporain. Ma vision de la revue ETC MONTRÉAL en terme de mandat, dès ses débuts, consistait invariablement à faire en sorte que ces intervenants de l'art se rencontrent; que ce soit les critiques, les artistes, les galeristes, les conservateurs, les directeurs de musées, les collectionneurs, etc. Et le reste..., consistait à faire ce qui n'était pas à inventer, c'est-à-dire à présenter un travail artistique qui avait peu d'audience dans d'autres publications concurrentes ou encore, qui traitaient cette information dans une vision qui n'était pas la nôtre. Un périodique tel que celui-ci doit prendre des risques d'émerveillement et laisser le soin aux systèmes de gestion économique et politique de l'art de calculer les retombées pour eux-mêmes. Tout au moins, il faut comprendre la nécessité de construire un système de l'art qui ne soit pas à l'image du laisser-aller ou de l'anarchie totale. Créer des tensions, c'est donc offrir une vitrine et faire en sorte que ce ne soit pas la pagaille à chaque numéro! Dans mon esprit, et surtout dans le contexte d'un art ouvert aux curiosités du monde, on ne doit jamais opter pour la flagornerie, ni pour la complaisance ou l'exagération.

S'il y a trop d'éclat lié au fait de publier, c'est sans doute parce que nous valorisons davantage ce qui est du domaine public par rapport au domaine du privé, de l'inédit et de l'individuel. La critique est imbriquée aux discours, suffit d'être disposé à la recevoir. Il est d'ailleurs un exercice amusant entre rédacteurs en chef qui consiste à comparer de petites listes noires d'individus qui n'ont pas la finesse d'interroger le système auquel ils appartiennent, obnubilés qu'ils sont par leur égocentrisme arriviste. La frustration représente le pire ennemi de l'art, le silence en est le remède le plus tonique. On doit s'attendre en tant que dirigeant d'un périodique, et qu'on le veuille ou non, à projeter l'image d'un pouvoir de décision démesuré, alors qu'en réalité, tout est affaire de risques, de comptes à rendre, de conscience personnelle et de traces à laisser. En ce qui a trait à la crédibilité à conserver, pour soi ou pour les autres, cela a vraiment peu d'importance en terme de création à faire. Le carnaval de l'édition sur l'art ressemble donc, en plusieurs points, au paradoxe de la spontanéité. Soyez !

S'éveiller à une conscience collective de l'art, à sa présence vive ainsi qu'à son développement, peut paraître un discours moraliste. Mon intérêt dans cette aventure a été celui de me faire un portrait de l'art en cours en me disant qu'il pourrait peut-être être valable pour quelques-uns. Ce n'est pas vrai de croire que l'on travaille aujourd'hui dans une transparente démocratie, ce n'est pas juste de prétendre que notre traitement de l'information soit meilleur qu'un autre, ce n'est pas vrai non plus de supposer que l'on puisse être totalement désintéressé sauf que, tout cela n'empêche pas de s'agripper à un projet de curiosité à l'égard de l'art qui se fait et de tenter de lire ces œuvres.

Une publication c'est un système qui est là pour défendre ce en quoi il croit. Le devoir « moral » d'un tel outil c'est de présenter ses choix d'information avec le plus d'intelligence et de qualité possible. Alors, pour ce qui est de la question éthique, à savoir qui ou quoi présenter dans telle ou telle livraison, je dirais que cela repose strictement sur la pertinence du travail artistique accompli. Il y a bien entendu des



Jean-Pierre Gilbert, *Croisée*, 1992. Détail.

contingences, une somme d'oublis malencontreux, mais encore, des efforts de lecture aux yeux desquels on n'attend pas de remerciements. L'art actuel est davantage un outil que l'on se donne pour contester ou défendre que pour dire merci beaucoup, carte de souhaits sous ce pli !

Pour faire ETC MONTRÉAL, son concept de base, son contenu, sa présentation graphique ou sa « philosophie » il nous fallait y mettre beaucoup de labeur mais surtout, je dirais... beaucoup d'ironie. Je me souviens d'avoir amassé un certain nombre d'exemplaires des revues *Vie des arts* et *Parachute* et de les avoir découpées en morceaux, juste pour voir quel format cela pouvait donner et ce qu'il restait d'information après la découpe. C'était d'ailleurs assez joli de voir un peu d'art en morceaux. Ensuite, j'ai puisé dans mes archives et j'ai mis au registre les reproductions d'œuvres de manière à ce que le format serve au mieux ces documents. Ensuite, j'ai redécoupé ce résultat en sections en disant à mes éditeurs qu'il fallait nécessairement parler d'eux et pas trop parler d'eux... J'ai demandé à ce qu'il y ait un dossier thématique à chaque livraison simplement pour qu'on puisse réfléchir en dehors des impératifs des calendriers d'expositions (il faut se souvenir de l'ancêtre de la revue, le *Guide des galeries ETC...*). Après avoir recollé le tout, convaincu ceux qu'il fallait convaincre, esquissé un prototype de logo, je suis donc allé voir les concepteurs de *Lumbago* en leur proposant de s'amuser avec tout cela. Sommairement, c'est de cette façon qu'est né un concept de revue, une revue avec une philosophie à faire, parce qu'on n'avait pas vraiment le désir de s'encombrer d'une méthode à suivre. Le comité de rédaction, pour sa part, fut formé graduellement, par complicités plus que par calcul, par un groupe de gens qui ont travaillé trois années à faire une revue avant de se rendre compte que ce n'était pas leur revue mais celle de leurs éditeurs. Parfois la partie se joue de cette manière et c'est ce qu'on nomme l'heure des choix... il faut savoir être bon joueur, refermer l'éclairage et rentrer chez soi sans ameuter le quartier qui dort. Il faut d'ailleurs reconnaître la

largesse d'esprit des éditeurs de la revue et leur implication exceptionnelle quant à l'avancement du domaine pour lequel ils travaillent inlassablement. C'est sans doute la raison pour laquelle la revue fête maintenant ses cinq années d'existence.

La question la plus fréquente que j'adressais aux nombreux collaborateurs, à qui je demandais d'écrire « en toute liberté » sur ce qui les motivaient, touchait l'intérêt et la pertinence du sujet retenu. Je me disais que ça ne suffisait pas d'écrire, mais qu'il fallait imiter les artistes eux-mêmes et tenter de convaincre par la force du travail réalisé. Convaincre devenait mon mot d'usure ! Comment je me suis retrouvé là ? Un mot lancé en l'air, du temps de la revue *Cahiers des arts visuels* au Québec, vers 1983, où Annie Molin Vasseur et moi imaginions qu'un jour on ferait une revue...

Le carnavalesque... ah oui j'allais oublier... Il m'est nécessaire de mentionner qu'il n'était pas facile, en tant qu'artiste plutôt peintre et rédacteur en chef d'une jeune revue, de transiger avec le monde de ceux qui portent leur regard sur l'art. C'est tout à fait étonnant de maîtriser l'éclairage parce qu'on développe une conscience de l'unité pour les traces que ces écrits vont laisser. Le véritable carnaval, le déplorable effet de cirque, c'est d'en faire trop. Ne pas en faire assez peut paraître comme un projet inachevé et cela risque, ironiquement du moins, de sembler plus pardonnable. Par contre, valoriser un travail qui ne le mérite pas, user un contenu qui aurait avantage à s'approfondir, surexposer des artistes pour fabriquer à tout prix un « bon dossier », ne rien dire de plus que ce qui a déjà été dit et redit, tout cela est affaire de jugement. À faire le rédacteur en chef, on développe un sens du nécessaire, de l'incontournable, de l'évidence de ne pouvoir faire autrement, de l'urgence et des soins très intensifs à apporter à des œuvres passionnantes. Après un tel cheminement on publie ! Autrement on pourrait confondre l'art et l'ironie ou pire encore, commencer à se prendre au sérieux.

JEAN-PIERRE GILBERT